

Sur *Sur*. Réflexion sur l'emploi des ressemblances de famille en sémantique cognitive

Patrick Dendale (Anvers) e Walter De Mulder (Arras)

Dans la tradition générativiste, une théorie linguistique doit être falsifiable, au sens de K. Popper. Cela veut dire que la théorie doit être construite et formulée de telle sorte qu'on puisse montrer éventuellement qu'elle est fautive. Dans un article de 1991, Claude Vandeloise refuse d'appliquer ce critère de scientificité à la sémantique générative (1991:82-87), mais on constate qu'il n'hésite pas à écrire, dans un article de 1992, à propos de son analyse sémantique de la préposition spatiale *dans*¹:

il serait faux de croire que la description de la relation C/c [= contenant/contenu], par sa souplesse, échappe aux réfutations empiriques (1992:35)

Cette citation trahit plutôt son souci de rendre sa théorie empiriquement réfutable. Qu'en est-il au juste? Sa théorie est-elle oui ou non falsifiable? C'est ce que nous nous proposons d'examiner dans ce qui suit, en prenant comme cible son analyse de la préposition *sur*. Partant d'une critique de la façon souvent imprécise dont l'analyse est formulée et des problèmes qu'elle crée ou qu'elle laisse en suspens, nous serons amenés à réviser le modèle d'explication proposé par Vandeloise par le fait qu'elle est linguistiquement infalsifiable.

1. La règle d'usage de la préposition *sur* et son statut

L'emploi de la préposition *sur* est fixé par Vandeloise dans ce qu'il appelle une *règle d'usage* (1986:59). Pour les prépositions *sur* et *sous* il s'agit d'une règle unique² centrée autour des "concepts globaux" (1986:70) ou "primitifs complexes" (1992:32) *porteur/porté* (P/p). Voici cette règle³:

S: *a* est *sur* *b* si sa cible est le deuxième élément de la relation porteur/porté et son site le premier

Quel est le statut du *si* dans la règle d'usage S? S'agit-il d'un "si et seulement si", condition nécessaire et suffisante pour l'emploi de *sur* ("on utilisera *sur* et pas une autre préposition si ...") ou d'un *si* moins restrictif, simple condition suffisante ou condition nécessaire de l'emploi de *sur*? Dans la partie théorique de son ouvrage (1986:68-70), Vandeloise énumère cinq statuts épistémologiques possibles pour l'ensemble de ses règles d'usage. La règle d'usage de la préposition *sur* appartient

"à la première ou à la deuxième catégorie" (1986:70). Il s'avère plus loin que c'est de la deuxième catégorie et non de la première qu'il s'agit dans le cas de *sur*. Cela signifie pour lui que

la règle d'usage est nécessaire mais elle n'est pas suffisante. Outre les usages normaux de la préposition, elle décrit donc également des usages inappropriés. Ces usages doivent être écartés par des conditions supplémentaires, essentiellement des restrictions de sélection⁴ portant sur les termes prépositionnels. (Vandeloise, 1986:68-69)

Une fois les restrictions de sélection jointes à la règle d'usage, le tout devrait constituer une condition nécessaire et suffisante pour l'emploi de *sur* (1986:68, cf. aussi Cuyckens 1993:294) et en tant que tel être théoriquement falsifiable. Toute la question est alors de savoir quand on a affaire à une relation spatiale de type P/p entre deux objets *a* et *b*, plutôt qu'à une autre relation, par exemple une relation de type contenant/contenu⁵ ou encore de type orientation générale⁶? Et c'est là justement que le bât blesse: la façon même dont Vandeloise a défini jusqu'ici le concept global P/p fait que celui-ci échappe à tout contrôle scientifique et rend finalement toute la théorie non falsifiable⁷. C'est ce que nous allons essayer de montrer dans ce qui suit.

2. Le concept global et les traits

Comment le concept global porteur/porté pourrait-il être défini? La solution la plus simple et la plus évidente serait de passer par le sens du verbe *porter*. Or Vandeloise, s'il ne peut évidemment nier le lien *morphologique* qui existe entre le nom du concept, *porteur/porté*, et le verbe *porter*, réuse explicitement le rapport *sémantique* entre ce verbe et la définition du concept global porteur/porté (1986:196). L'alternative consiste pour lui à définir le concept global P/p par une série de traits formant une ressemblance de famille, c'est-à-dire une série de combinaisons de traits qui représentent toutes le concept et qui ne doivent contenir aucun trait nécessaire ni suffisant (1986:13). Les quatre⁸ traits retenus par Vandeloise sont les suivants:

- le porteur est généralement plus bas que le porté (A)
- le porteur est généralement en contact avec le porté (B)
- le porteur est généralement plus grand que le porté (D)
- le porteur s'oppose à l'action de la pesanteur sur le porté (E)⁹

Etant donné que le concept P/p est l'élément clef de l'analyse de la préposition *sur*, la définition du concept par ces quatre traits est un des piliers sur lesquels repose tout l'édifice théorique. Pour savoir si la définition est justifiée, il faut vérifier s'il y a, pour les traits qu'elle contient, une justification *externe*. En d'autres termes il faut vérifier d'où viennent ces traits.

La première réponse que Vandeloise donne à cette question est que ce sont des propriétés qui existent entre un porteur et un porté "par la nature du monde où nous vivons"¹⁰ (1986:194). Notre expérience du monde devrait nous permettre de les isoler à partir d'un concept mental. Il s'agit bien là d'une justification psycholo-

gique et donc *externe*, mais c'est une justification extrêmement légère: une seule phrase destinée à remplacer toute une série d'expériences psychologiques visant à montrer la pertinence des traits et du concept global, c'est peu. A moins qu'il n'y ait autre chose...

Il y a en effet encore une piste que Vandeloise a explorée, sans doute en vue d'une légitimation supplémentaire des quatre traits de la relation P/p. Cette piste est celle des caractéristiques¹¹ (descriptives) de *sur*, par lesquelles Vandeloise commande le chapitre XI de son livre *L'espace en français*. L'analyse du sens de la préposition *sur* y amène l'auteur à retenir quatre caractéristiques, qui correspondraient aux descriptions intuitives que des locuteurs français pourraient donner du sens de cette préposition (1986:67, 193). Voici ces caractéristiques:

- (A) Si *a* est sur *b*, la cible est généralement plus haut que le site (1986:187)
- (B) Si *a* est sur *b*, il y a généralement un contact (indirect) entre la cible et le site (p.190)
- (D) Dans les relations *a* est sur/sous *b*, la cible est généralement plus petite que le site (p.192)
- (E) Si *a* est sur *b*, l'action du site s'oppose à l'action de la pesanteur sur la cible (p.193)

Le parallélisme parfait¹² entre les traits du concept P/p et les caractéristiques de *sur* ne peut qu'éveiller l'attention, surtout parce que les caractéristiques de *sur* et les traits du P/p ont un statut différent: les premiers se situent pour l'auteur au "simple niveau de l'observation" et n'ont qu'une valeur approximative (1986:68)¹³ et un statut "*pré-théorique*" (1986:186), alors que les derniers, on l'a vu, occupent une place importante dans la théorie proprement dite comme éléments de la définition du concept clé porteur/porté. Si on maintient que les caractéristiques n'ont qu'un statut pré-théorique, rien ne devrait théoriquement interdire qu'elles soient plus nombreuses que les quatre caractéristiques mentionnées ci-dessus. On aurait pu avoir, à côté de (A), (B), (D) et (E) citées ci-dessus, les caractéristiques suivantes:

- (F) le site est généralement horizontal,
- (G) le site est généralement solide,
- (H) le contact entre cible et site est généralement permanent,
- (I) la cible est généralement déplacé vers le site et pas inversement,

Or, ce qu'on constate c'est qu'il n'y a ni plus ni moins de traits que de caractéristiques, alors que le statut épistémologique des caractéristiques est fondamentalement différent de celui des traits. Comment expliquer ce parallélisme numériquement trop parfait? Il y a trois explications possibles pourquoi les propriétés citées ci-dessus ne figurent pas parmi les caractéristiques de *sur* dans l'analyse de Vandeloise. Si nous rejetons d'emblée l'hypothèse que ces caractéristiques auraient échappé à l'attention de l'auteur, il ne reste plus que deux possibilités. Ou bien l'auteur n'a pas intégré les caractéristiques (F) à (I), sous prétexte qu'elles n'ont pas le même statut épistémologique que les caractéristiques (A) à (E), mais dans ce cas l'auteur a négligé de souligner la spécificité du statut des caractéristiques (A) à (E) par rapport aux caractéristiques qu'il n'a pas retenues et en plus, certai-

nes caractéristiques retenues, notamment la caractéristique (D), n'apparaissent pas moins indispensables que certaines des caractéristiques de (F) à (I). Ou bien Vandeloise a rejeté certaines caractéristiques de *sur* dès la phase pré-théorique de son analyse. Dans ce cas, la question est de savoir pourquoi, puisqu'il ne se situait de toute façon encore qu'au niveau pré-théorique, où il ne devrait pas y avoir de restriction au nombre et à la nature des caractéristiques relevées. La seule réponse qui vient à l'esprit est que l'auteur a éliminé de sa présentation les caractéristiques qui ne correspondaient pas aux traits qu'il comptait retenir pour la définition du concept P/p, et cela dans le but de créer une justification supplémentaire aux traits en gardant un parallélisme parfait entre caractéristiques et traits.

Seulement, cette procédure crée une dangereuse circularité dans le raisonnement: le sens de *sur* est prédit sur la base d'un concept global (porteur/porté), qui est défini par une série de traits, dont le nombre et la nature sont justifiés implicitement par le nombre et la nature des caractéristiques de la préposition *sur* elle-même, lesquelles ont en plus été épurées sur la base et en fonction des premiers. L'analyse du concept P/p, censé "prédire" l'emploi de *sur*, passe ainsi nécessairement par l'analyse de la préposition *sur*, ce qui revient à dire que pour prédire l'emploi de *sur* à travers des traits, on a besoin de savoir au préalable quel est le sens, quelles sont les caractéristiques de *sur*¹⁴.

Le nombre, la nature et la formulation des caractéristiques ne sont finalement pas si importants pour la théorie; mais cela est bien le cas pour le nombre, la nature et la formulation des traits. Il est capital pour la théorie de justifier le nombre et le choix des traits. Et là on constate d'un côté qu'on peut douter de la nécessité de certains traits retenus par l'auteur, notamment le trait (D) et de l'adéquation et de la présentation du trait (E) (cf. Proost 1994), et de l'autre côté on peut se demander, tout comme on a fait pour les caractéristiques de *sur*, pourquoi Vandeloise a choisi de ne pas intégrer les équivalents de (F) à (I) parmi les traits du porteur/porté?

- le porteur est généralement horizontal
- le porteur est généralement solide
- le contact entre porteur et porté est généralement permanent
- le porté est généralement déplacé vers le porteur et pas vice versa

La réponse cette fois-ci est forcément différente de celle donnée pour les caractéristiques, parce qu'on ne se trouve plus au niveau *pré-théorique* mais *théorique*. Si on pouvait augmenter au gré les traits du concept théorique chaque fois qu'un emploi de *sur* le demandait, le modèle deviendrait à la longue trop puissant et la théorie infalsifiable.

3. Traits déterminants

Pour éviter que sa description "échappé aux réfutations empiriques" (1992:35) et devienne infalsifiable, Vandeloise propose le critère suivant pour limiter le nombre de traits à retenir dans son modèle¹⁵:

La description linguistique de la relation C/c [= contenant/contenu], telle qu'elle est utilisée par une langue donnée se doit de ne relever que les caractéristiques de cette relation pertinentes pour le langage étudié. Un trait ne sera donc ajouté à la ressemblance de famille que s'il existe au moins un usage de la préposition associée qui ne pourrait être décrit sans lui. (1992:35, nous soulignons)

Cela revient à dire que Vandeloise propose de "limiter [la représentation de la famille] aux traits déterminants, des traits nécessaires pour justifier au moins un usage de [la préposition] qui ne pourrait pas être motivé par les traits déjà existants" (1992:36, nous soulignons)¹⁶. Le seul trait déterminant pour la préposition *sur* est selon Vandeloise le contact (1986:68). Mais cela voudrait dire que la ressemblance de famille P/p se ramènerait à un seul trait et en conséquence que le concept théorique P/p se définirait par un seul trait, un trait qui en plus n'est pas spécifique pour la préposition *sur*, parce qu'il se retrouve aussi dans la description des prépositions *contre* et *à* et dans certains emplois de *sous*.

Si la conclusion est que la théorie n'a besoin que d'un trait, il y a plusieurs choses qui demandent une justification ou une explication. Premièrement, pourquoi Vandeloise (1986, 1991) maintient les quatre traits du P/p dans sa description, d'autant plus que les exemples qui justifient leur sélection contiennent tous aussi le trait déterminant "contact". Deuxièmement, comment on peut rimer ce que l'auteur écrit à propos du trait¹⁷ (E), "opposition à la pesanteur" dans (1986:192) avec sa conclusion qu'il n'y a qu'un seul trait déterminant? Selon Vandeloise "Aucune des caractéristiques exposées ci-dessus [il s'agit des caractéristiques (A), (B) et (D)] ne peut expliquer la scène I0, décrite par la phrase *il y a des bougres sur la plante-ruban*" (1986:192). Si on suit l'auteur dans son argumentation, il s'agirait là d'un emploi de *sur* qui ne pourrait pas être décrit par les autres traits, même pas par le trait "contact" et qui demanderait l'introduction d'un nouveau trait, à savoir le trait "opposition à la pesanteur", ce qui reviendrait à dire que le trait "opposition à la pesanteur" constitue également un trait déterminant, selon la définition donnée de celui-ci. Or, il nous semble que le trait de contact (indirect) permet à lui seul d'expliquer cet emploi, ce qui nous ramène à l'idée que le contact reste le seul trait déterminant. Le concept P/p se réduit ainsi à un seul trait, un trait que la préposition partage avec d'autres prépositions, notamment *à* et *contre*. Qu'est-ce qui distingue alors encore *sur* des deux autres prépositions? Le fait que le contact impliqué par *sur* est celui qui est impliqué par la relation P/p (Vandeloise 1986:202). Mais si on dit cela, la relation P/p est invoquée pour définir un trait qui était censé la définir elle-même. Cette nouvelle circularité montre à notre avis que l'emploi des traits déterminants pour empêcher que la théorie échappe aux réfutations empiriques, est une fausse piste et donc à rejeter.

4. Trait déterminant versus primitif complexe

Une dernière piste qu'il convient d'examiner pour voir si Vandeloise peut sortir de l'impasse est celle suggérée dans Vandeloise 1994, et qui revient *de facto* à postu-

ler une dissociation de la catégorie cognitive P/p avec les traits et la ressemblance de famille P/p qui les structure.

Selon Vandeloise la *ressemblance de famille P/p* n'est que la représentation par le linguiste de la *catégorie P/p*¹⁹ présente, une *catégorie cognitive*²⁰ donc. Cette catégorie se caractérise par le fait qu'elle est "appréhendée dans sa totalité par le locuteur" (1986:195, nous soulignons, cf. aussi 1994:93). Cela veut dire que quand un locuteur conceptualise une configuration spatiale, il le fera directement et globalement, sans passer pour cela par les traits de la ressemblance de famille P/p:

La représentation de la catégorie [P/p] dans l'esprit du locuteur [...] doit inclure une référence globale au monde extra-linguistique. (Vandeloise 1994:96)

Vandeloise (1994:95-96) montre, au moyen d'une analyse contrastive de la préposition *sur* et du verbe *pendre*, que même si la configuration spatiale contient plusieurs traits de la ressemblance de famille P/p, ce ne sera pas automatiquement P/p qui sera sélectionné par le locuteur, ni la préposition qui est associée à P/p. Une saisie globale de la situation peut en effet donner un autre résultat qu'un calcul à partir des traits constitutifs de la relation. Cette précision du rapport entre catégorie cognitive et ressemblance de famille a de graves conséquences pour la règle d'usage S de la préposition *sur*. Ce qui amène *analytiquement* un P/p (et donc la sélection de la préposition *sur*), n'amène pas nécessairement *globalement* un P/p (et donc la préposition *sur*). Ainsi se profile une première fonction du concept global P/p. Il sert à expliquer les emplois de *sur* que les traits isolés ne permettent pas d'expliquer. Mais il a alors besoin d'être défini plus finement, en permettant pas des expériences psychologiques, que Vandeloise ne fournit pas.

Quel est dans cette constellation encore la fonction de la ressemblance de famille et des traits de celle-ci? Selon Vandeloise, les ressemblances de famille "appartiennent à nC, c'est-à-dire qu'elles constituent la représentation par le linguiste de la catégorie extra-linguistique qui constitue le signifié de la préposition" (1994:92-93). Chaque fois qu'il s'agit de dire comment fonctionne la catégorie P/p, on devra passer par la ressemblance de famille et les traits et chaque fois que la ressemblance de famille et les traits n'offrent pas d'explication suffisante pour tel ou tel emploi de la préposition, c'est la relation P/p, prise dans sa saisie globale immédiate, qui vient au secours.

L'introduction du concept global P/p n'augmente donc pas le pouvoir explicatif de la théorie linguistique. Au contraire, sous forme de la catégorie cognitive P/p, la théorie linguistique s'est apparemment créé une échappatoire aux problèmes éventuels posés par la ressemblance de famille P/p et ses traits. S'soustrayant ainsi d'avance à toute tentative de réfutation, la théorie est devenue infalsifiable. La conclusion qu'il faut tirer de tout cela est qu'il faut ou bien préciser la définition du concept P/p, ou bien éliminer le concept, au moins provisoirement, de la théorie. Une notion qui n'a aucune fonction dans une théorie, c'est comme ne roue qui tourne dans le vide (Wittgenstein). On en arriverait alors à un modèle d'explication sans concept global intermédiaire, où la préposition serait directement mise en rapport avec des traits et où les combinaisons de traits acceptées seraient mentionnées.

5. Conclusions

Nous avons essayé de montrer dans cet article que l'analyse de *sur* par Vandeloise (1986, 1991) est infalsifiable et que cette infalsifiabilité est due à la façon dont l'auteur conçoit et définit la notion clef de son analyse, le concept global porteur/porté (P/p).

Une théorie n'est falsifiable que si l'on peut trouver un contre-exemple, en l'occurrence une situation où l'on emploie *sur* mais où l'on n'a pas de P/p ou une situation dans laquelle on reconnaît un P/p mais pour la description de laquelle la préposition *sur* n'est pas utilisée. Le problème d'application de ce critère pour l'emploi de *sur* est de savoir si on a, oui ou non, affaire à un P/p. Et c'est là qu'apparaît le premier problème dans la théorie de Vandeloise. Pris comme une *catégorie cognitive*, le P/p est une relation spatiale qui est reconnue directement dans sa globalité. Quelque cognitivement pertinente que puisse être cette procédure, elle est, linguistiquement, difficilement applicable, car empiriquement invérifiable pour un linguiste. Pris comme une ressemblance de famille, le P/p rencontre des problèmes quant au nombre et à la nature des traits et quant aux combinaisons de traits acceptées et rejetées.

Vandeloise n'arrive pas, comme on a montré, à légitimer le nombre et la nature des traits. Ne voulant pas, pour des raisons qui sont loin d'être claires, recourir au verbe *porter* pour définir les concepts globaux P/p, il se voit contraint de définir ceux-ci par les traits. Mais si les traits servent à définir le P/p, il ne peut évidemment plus utiliser le P/p pour justifier le choix des traits, au risque de tomber dans la circularité. Pour échapper à ce danger, il met les traits du P/p en rapport avec les caractéristiques de *sur*. Le parallélisme parfait entre traits et caractéristiques quant à leur nombre, leur nature et leur formulation paraît à première vue apporter une légitimation aux traits. Or, nous avons montré que ce parallélisme est artificiel. Il est clair que si les caractéristiques n'ont qu'un statut pré-théorique, elles ont dû être plus nombreuses à l'origine que les traits, dont la sélection est soumise à des exigences plus strictes, car *théoriques*. D'où notre hypothèse que les caractéristiques de *sur* ont au préalable été épurées et cela sur la base des traits, ce qui crée une circularité dans la théorie qui met sérieusement en cause le vrai parallélisme entre caractéristiques et traits et corollairement la justification des derniers par les premiers.

Si on examine attentivement les traits - ce que nous n'avons pas pu faire en détail dans cet article - on constate (1°) qu'il y a des traits superflus (par exemple le trait (D)) et (2°) qu'il y a des traits qui sont formulés de façon tellement vague qu'ils en deviennent inopératoires (par exemple le trait (E)). Il y a donc de sérieux raisons pour douter de la sélection des traits et donc de l'applicabilité des concepts P/p. Comment peut-on espérer prédire ou même seulement motiver l'emploi de *sur* à partir des traits identifiés dans une configuration spatiale si on n'a pas fixé à l'avance quelles combinaisons de traits caractérisent ou dominent lieu à un P/p?

Si donc on ne parvient pas à dire d'une combinaison de traits quelconque si elle reflète oui ou non une relation de type P/p, il sera impossible de trouver des contre-exemples à la théorie. La théorie est alors immune à la falsification. Le linguiste devra alors avouer son impuissance à rendre compte des données langagières par les concepts théoriques introduits, en l'occurrence l'emploi de la préposition *sur* par le truchement du concept global P/p. C'est, nous croyons, ce que Vandeloise, dans l'état actuel de sa théorie, est bien obligé de faire.

NOTES

- 1 Cette affirmation doit s'appliquer aussi aux autres prépositions spatiales que Vandeloise a décrites, y inclus *sur*.
- 2 A la différence de l'analyse de *devant/derrière*, où Vandeloise avait prévu deux règles d'usage, hypothèse qui avait fait l'objet des critiques de Kleiber 1988.
- 3 Nous avons enlevé de cette règle d'usage tous les éléments qui avaient trait à la préposition *sous*, les prépositions *sur/sous* ne pouvant à notre avis être traitées "en couple" (cf. aussi Proost 1994: 22).
- 4 Vandeloise fera état de ces restrictions de sélection, plus loin (p. 73).
- 5 Utilisée pour la description de la préposition *dans* (Vandeloise 1986:222).
- 6 Utilisée par Vandeloise (1986:107) pour les prépositions *devant/derrière*.
- 7 Nous laissons ici en suspens la question de savoir si cela est dû uniquement à la définition des concepts ou si la difficulté est plus profonde.
- 8 Il y a encore un cinquième trait, "une partie du porteur est généralement cachée par le porté", (C), (1986:194). Il ne concerne cependant pas la préposition *sur* mais la préposition *sous*.
- 9 La liste se termine par un *etc.* Il n'est pas clair toutefois s'il faut interpréter ce *etc.* synchroniquement (il y a d'autres traits que l'auteur n'aurait pas relevés) ou diachroniquement (anticipant sur l'évolution que la préposition peut subir et qui amènerait la nécessité d'ajouter d'autres traits).
- 10 Notons que les mêmes traits s'appliquent aussi au verbe *porter*.
- 11 Le passage du mot 'traits' au mot 'caractéristiques' est important, puisqu'il reflète une différence de statut entre les deux types de propriétés (cf. infra). Si Vandeloise utilise le plus souvent le mot 'trait' quand il s'agit de référer aux propriétés du porteur/porté, il utilise 'caractéristique' pour les propriétés de la préposition *sur* (1986:67). L'auteur ne se tient toutefois pas à cette distinction, surtout si on compare son livre avec ses articles postérieurs (tantôt il parle de 'caractéristique déterminante' (1986:68), tantôt de 'trait déterminant' (1992:36)). Tout cela ne fait évidemment qu'augmenter la confusion autour du niveau d'analyse (pré-théorique, linguistique/héorique, psychique) sur lequel on se situe. Pour des raisons de clarté de la présentation nous utiliserons 'trait' lorsqu'il s'agit des propriétés du P/p et 'caractéristique' lorsqu'il s'agit des propriétés de la préposition *sur*.
- 12 Jusque dans les détails de formulation, comme nous verrons plus loin.
- 13 Cette façon de qualifier ces caractéristiques contraste fort avec l'importance qu'elles acquièrent à l'intérieur de son analyse.
- 14 *Sur* c'est le porteur/porté et le porteur/porté c'est les caractéristiques de *sur*.
- 15 Nous supposons que ce qui est dit ici sur le plan méthodologique pour la préposition *dans* est également valable pour *sur*, deux prépositions caractérisées par des concepts quelque peu analogues.
- 16 Cf. aussi Vandeloise 1986:68.

¹⁷ Pour être plus précis, il écrit cela à propos des *caractéristiques*, ce qui est bizarre, parce que les caractéristiques ont pour lui un statut pré-théorique (1986:186); elles relèvent de la simple observation (1986:186), pas de l'explication. Ce qu'il dit donc dans cette citation s'applique en fait aux traits, ce qui confirme l'idée que les caractéristiques servaient en fait à des fins de justification des traits.

¹⁸ La même remarque vaut d'ailleurs 3/4 fût-ce de façon moins évidente 3/4 pour le trait (D) "cible plus petite que le site", un trait dont Vandeloise essaie de montrer qu'il est essentiel dans la distinction entre *sur* et *sous* (1996:192), en ce qu'il permettrait d'expliquer la différence d'interprétation et d'emploi entre les phrases:

- la clé est sous la neige
- la neige est sur la clé

¹⁹ L'auteur parle de *primitif complexe* (1991:54-61, 1992:34). *Primitif* parce qu'il intervient déjà dans la formation de la pensée pré-linguistique de l'enfant. *Complexe* parce qu'il ne peut être représenté par le linguiste que par une ressemblance de famille.

²⁰ Vandeloise parle de catégories *extra-linguistiques* (1994:93). Nous préférons ici qualificatif *cognitifs* pour ne pas créer une confusion de plus avec la réalité extra-linguistique à laquelle appartient la configuration spatiale décrite par la catégorie cognitive.

BIBLIOGRAPHIE

- AURNAGUE, Michel (1991): *Contribution à l'étude de la sémantique formelle de l'espace et du raisonnement spatial: la localisation interne en français, sémantique et structures inférentielles*, Thèse de doctorat, Université Paul Sabatier (Toulouse).
- AURNAGUE, Michel et Laure VIEU (1993): A three-level approach to the semantics of space. In: Zelinsky-Wibbelt, Cornelia, ed. (1993): *The semantics of prepositions*. Berlin: Mouton-De Gruyter, 393-439.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude (1993): "Sur/sous": de la localisation spatiale à la localisation temporelle". *Lexique*, 11, 111-145.
- CUYCKENS, Hubert (1991): *The semantics of spatial prepositions in Dutch. A cognitive-linguistic exercise*, Thèse de doctorat, Université d'Anvers (UIA).
- CUYCKENS, Hubert (1994): Family Resemblance in the Dutch Spatial Preposition *op*. In: Schwarz, Monika, ed. (1994): *Cognitive Semantic/Cognitive Semantics*, Tübingen, Gunter Narr, 179-195.
- GEERARDS, Dirk (1989): *Wat er in een woord zit. Facetten van de lexicale semantiek*, Leuven, Peeters.
- KLEIBER, Georges, (1988): "Les prépositions *devant/derrière* ont-elles un sens ou deux?", *Cahiers de lexicologie*, 52, 1, 97-116.
- LANGACKER, Ronald (1987): *Foundations of cognitive linguistics*, Stanford, Stanford University Press.
- LEVINSON, Stephen (1992): "Primer for the field investigation of spatial description and conception", *Pragmatics*, 2/1, 5-49.
- PROOST, Peter (1994): *Examen critique des prépositions spatiales sur et sous*, mémoire de licence, Anvers, Katholieke Vlaamse Hogeschool.
- VANDELOISE, Claude (1986): *L'espace en français*, Paris, Minuit.
- VANDELOISE, Claude (1987): "Complex primitives in language acquisition", *Belgian Journal of linguistics*, 2, 11-36.
- VANDELOISE, Claude (1988): "Les usages spatiaux statiques de la préposition *à*", *Cahiers de Lexicologie*, 53, 119-148.

- VANDELOISE, Claude (1989): "L'expression linguistique de la relation de suspension", *Cahiers de lexicologie*, 55, 101-133.
- VANDELOISE, Claude (1990): "Les frontières entre les prépositions *sur* et *à*", *Cahiers de grammaire*, 15, 159-184.
- VANDELOISE, Claude (1991): *Spatial Prepositions*, Chicago, University of Chicago Press.
- VANDELOISE, Claude (1991): "Autonomie du langage et cognition", *Communications*, 53, 69-101.
- VANDELOISE, Claude (1992): "Les analyses de la préposition *dans*: faits linguistiques et effets méthodologiques", *Lexique*, 11, 15-40.
- VANDELOISE, Claude (1992): *Structure of Lexical Categories and Family Resemblances*, LAUD paper No. 325, University of Duisburg.
- VANDELOISE, Claude (1993): "Espace et motivation", *Faits de langue*, 1, 182-188.
- VANDELOISE, Claude (1994): "La catégorisation en linguistique cognitive". *Le français moderne*, 79-98.
- VIEU, Laure (1991). *Sémantique des relations spatiales et inférences spatio-temporelles: Une contribution à l'étude des structures formelles de l'espace en langage naturel*, Thèse de doctoral, Université Paul Sabatier (Toulouse).